

L'Opéra-Comique est décidément voué à l'art... militaire. Je me hâte d'ajouter que MM. Claretie et Cain n'ont pas abusé de leurs avantages à ce point de vue. Ils ont ramassé en quelques scènes rapides une action énergique, et même violente, qui aurait effarouché sans doute nos grand'mères dans un théâtre jadis consacré aux grâces naïves de Marie, la fille du régiment, ou sauvages de Rose, des *Dragons de Villars*.

Il y a pourtant quelques rapports entre la fable des *Dragons* et celle de la *Navarraise*: ici et là, il s'agit d'une fille sans nom qui aime un jeune paysan et en est aimée, qui perd l'amour de son fiancé parce qu'elle est accusée d'une trahison dont elle n'est pas coupable. Seulement, dans les *Dragons*, c'est le mariage qui sert de dénouement; dans la *Navarraise*, c'est la mort de l'un et la folie de l'autre.

On voit quel chemin nous avons fait depuis une trentaine d'années dans le macabre. Aujourd'hui, un librettiste, ou plutôt un compositeur d'opéra comique se croirait disqualifié s'il faisait sourire ses personnages; il doit leur mettre la menace ou le désespoir aux lèvres. Le rire s'est réfugié dans l'opérette, où il n'a pas retrouvé, par malheur, l'esprit de Meilhac et d'Halévy. L'opéra comique est devenu l'opéra tragique: il faut que les vieilles générations s'y résignent; quant aux jeunes, on les a façonnées depuis quelques années à cette nouvelle manière. Est-ce vraiment qu'ils la préfèrent? La pièce de MM. Claretie et Cain les y convertirait... pour une soirée, car elle est poignante et empoignante dans ses trois quarts d'heure de dialogue enfiévré entre Mlle Calvé, la Navarraise, qui veut épouser M. Jérôme, le soldat; qui trouve devant elle l'opposition paternelle de M. Belhomme, le riche paysan; qui tout à coup imagine sur un mot de M. Bouvet, le général constitutionnel, de se rendre dans le camp ennemi pour y tuer le chef carliste dans l'espoir de toucher la forte somme et, par ainsi, de décider le vieux paysan récalcitrant à lui donner son fils. Par malheur, son amant, convaincu qu'elle est allée dans le camp ennemi pour s'y vendre, arrive blessé à mort au moment où elle revient de son expédition nocturne, la maudit pour sa trahison et la maudit encore quand il sait la vérité, qui lui fait horreur à lui, le soldat loyal. Sur quoi la Navarraise n'a rien de mieux à faire que de se tuer aussi ou de devenir folle: elle choisit ce second genre de supplice et le combat finit – c'est le cas de le dire – faute de combattants.

Sur ce livret, où la passion et aussi l'émotion sont portées à leur comble d'intensité, M. Massenet a écrit une partition qui a le tort de trop rappeler, par sa recherche des effets, la *Cavalleria rusticana*, mais où il a pu cependant donner libre carrière à l'art qu'il possède au suprême degré de secouer ou de caresser le système nerveux des spectatrices. En dehors des tambours et des trompettes obligatoires dans la circonstance, et dont il dispose magistralement, il nous a donné des morceaux de sentiment et de passion de sa meilleure manière; la pièce étant presque tout entière de déclamation, le rôle de l'orchestre est souvent prépondérant, et il n'y a pas à s'en plaindre, car la facture du compositeur est aussi curieuse et variée que savante. L'entr'acte pendant lequel s'accomplit le meurtre et où se prépare le dénouement a été particulièrement applaudi.

Le rôle de la Navarraise, qui est à vrai dire toute la pièce, est échu à Mlle Calvé, que M. Carvalho a prise pour quelques représentations à M. Gailhard, grâce à un dédit que MM. Abbey et Grau ont payé au directeur de l'Opéra pour emmener dans leur prochaine tournée américaine l'étoile franco-espagnole. (Mlle Calvé est, sauf erreur, française par sa famille, espagnole par sa naissance.) Elle a dû hier sans doute à cette dernière origine l'énergie farouche de son jeu, si bien servi par le noir de ses cheveux et de ses prunelles et par la pâleur mate de son teint. C'est une chanteuse accomplie, mais c'est aussi une tragédienne qui a donné hier une fois de plus sa mesure et que Paris verra partir avec quelque mélancolie pour le nouveau monde.

Le rôle qui lui a valu hier trois rappels successifs du public a d'ailleurs tout ce qu'il faut pour conquérir les amateurs ultramarins dont elle va bientôt solliciter les suffrages, car il est plus encore en pantomime qu'en déclamation. A vrai dire, les librettistes seront obligés de plus en plus d'en venir à l'opéra comique ayant renoncé depuis longtemps déjà à ce qui faisait jadis son unique raison d'être, le dialogue parlé d'une part, les sujets comiques de l'autre, il lui faudra plier ses procédés d'exécution à cette nouvelle tendance. Elle comporte d'abord une orchestration plus nourrie; ensuite l'expression vocale de passions tragiques y est nécessairement plus confuse; enfin, elle suppose le parti pris de ne demander à la musique que d'accentuer jusqu'au paroxysme la signification du drame. Ce drame, il faut que le spectateur en suive toutes les péripéties, en saisisse toutes les nuances; s'il n'est pas pénétré et en quelque sort envahi par l'idée, le sentiment ou la passion que le compositeur a pour mission de commenter, il ne lui restera plus rien que la perception de sonorités grandioses ou charmantes, mais purement physiques où l'esprit et le cœur ne seront pour rien. Pour que le nouveau théâtre musical soit autre chose qu'une pantomime chantée ou un chant mimé, il faut absolument que les élèves du Conservatoire de musique s'attachent à apprendre ce qu'on leur enseigne le moins: la diction. Me voilà sur le terrain réservé à notre collaborateur Sarcey, mais il ne se plaindra pas sans doute d'avoir raison même en musique.

Je me hâte d'ajouter que Mlle Calvé, M. Jérôme, M. Bouvet et leurs partenaires sont encore de ceux qui réussissent à se faire comprendre sans trop de tension auriculaire; le duo amoureux, en particulier, détaille le vers de MM. Claretie et Cain avec infiniment d'intelligence et de clarté; mais enfin il ne s'agit pas de l'effort d'artistes isolés à louer et à encourager, mais d'un enseignement à inaugurer. Il n'est que temps, et les compositeurs, qui sont les premières victimes d'une tradition épuisée, ne feraient pas mal de s'unir ou, comme on dit aujourd'hui, de se syndiquer pour en venir à bout.

**LE TEMPS, 5 octobre 1895 [NAV]**

Journal Title: LE TEMPS  
Journal Subtitle: None  
Day of Week: Saturday  
Calendar Date: 5 OCTOBRE 1895  
Printed Date Correct: Yes  
Title of Article: LA MUSIQUE  
Subtitle of Article: **La «Navarraise»**  
Signature: P. R.  
Pseudonym: PAUL RAMEAU  
Author: Léautier  
Layout: Internal main text  
Cross-reference: None